

François Noudelmann, *Les Enfants de Cadillac* (Paris: Gallimard, 2021).
Entretien avec Phillip John Usher

PJU: Puisque cet entretien paraîtra dans *L'Arc*, publication de NYU, commençons par là: tu n'aurais pas écrit ce livre si tu ne t'étais pas, en devenant professeur dans cette université, "exilé." Peut-on dire cela? Et pourquoi? Te sens-tu moins, plus ou autrement français qu'avant ton installation aux USA?

Le fait de m'installer à New York, de m'y sentir à la fois chez moi et encore étranger, de rejoindre une communauté que j'aime à NYU, cela m'a conduit à réfléchir sur mon itinéraire et à le mettre en perspective avec celui de ma famille. Je dois ma nationalité française à mon grand-père, juif russe qui a émigré en France au début du XXe siècle, fuyant les pogroms lituaniens. Ce brocanteur analphabète a traversé l'Europe avec une carriole et une mule pour gagner le pays où des intellectuels s'étaient mobilisés pour défendre un Juif, Alfred Dreyfus. En quittant la France, ai-je trahi ce désir d'assimilation qui fut aussi celui de mon père, ou ai-je prolongé un parcours d'Est en Ouest? Cela dit, je sens bien ma culture française dans ce pays si divers, les États-Unis, où se côtoient tant de différences.

PJU: Il y a eu donc, pour l'écriture de ce roman, un déclenchement très concret. Plusieurs même. Mais nourris-tu depuis plus longtemps l'idée d'écrire un roman?

Un hasard objectif fut le motif déclencheur : une invitation à parler à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne où mon grand-père fut enfermé car après avoir fait la guerre de 14-18, il devint un fou incurable et passa une vingtaine d'années dans des asiles. Lorsqu'on prononça mon nom dans cette enceinte, c'est le sien que j'entendis et cela déclencha un désir d'enquête sur cet homme condamné au silence, que même sa famille a voulu oublier. Cela a pris finalement la forme d'un roman où j'imagine sa vie à partir des informations que j'ai collectées dans ses dossiers médicaux et les archives de la psychiatrie. J'avais déjà écrit deux livres intimes et littéraires, mais pas encore sous cette forme romanesque.

PJU: J'ai été très sensible à l'importance des noms dans ce livre. Tout d'abord, pour commencer, qui est Philippe Garnier? L'appelais-tu ainsi ou autrement quand tu pensais à lui en écrivant? Et comment en sais-tu aussi long sur la vie qu'il a menée pendant la seconde guerre mondiale?

Albert Noudelmann, mon père, avait changé de nom pendant la guerre après avoir été dénoncé comme Juif par ses camarades français. Alors que sa vie était menacée dans un camp allemand en Pologne, il s'est évadé, a détruit ses papiers d'identité, et il a décidé de prendre le prénom de Pétain, Philippe, de s'appeler Garnier et de se prétendre agriculteur alors qu'il était vendeur de tissus. Il a été réincarcéré plusieurs fois mais il a réussi, pendant les cinq années de captivité à cacher, plus ou moins, sa judéité. Il a repris son nom à la Libération, en retranchant un n final pour faire plus français, mais a gardé le prénom de Philippe. Je l'appelais parfois Albert pour le chambrer. Il n'a jamais parlé de sa guerre à qui que ce soit et un jour je l'ai forcé à tout me raconter. Ce furent dix heures d'enregistrement, la matière de mon récit et qui tient du romanesque tant ses aventures sont incroyables.

PJU: Tu parles avec beaucoup d'émotion de la voix de Philippe, notamment par rapport aux soirs où elle "portait" le texte de Jack London. Il t'arrive de citer cette voix, une voix singulière, différente de la tienne. Que reste-t-il de cette voix, pour toi, dans les transcriptions?

Cette question est essentielle, car je ne voulais pas parler à sa place, mais je ne pouvais en rester à son vocabulaire un peu rudimentaire. Je l'ai donc ventriloqué et j'ai continué notre dialogue en employant le "tu". Ce fut une expérience de remémoration auditive pour rappeler un paysage verbal car la voix de mon père est associée à la découverte de la littérature. Il n'avait pas fait d'études et ne savait pas trop comment élever son fils qui était très mauvais à l'école et dont la mère était partie. Il me lisait donc *L'appel de la forêt* avant que je m'endorme, alors que j'avais une douzaine d'années. Jack London est à jamais associé à la voix de mon père.

PJU: Revenons aux noms. Il y a cette phrase étonnante qui en dit long sur ce que ton père a vécu et sur le miracle que toi tu portes le nom qui est le sien: "Il n'y a plus de Noudelmann" (p. 85). Pour ceux et celles qui n'ont pas lu *Les Enfants de Cadillac* peux-tu nous l'expliquer?

Le nom n'a cessé de changer et de disparaître, depuis les différents patronymes donnés à mon grand-père lorsqu'il est arrivé en France sans savoir lire ni écrire aucune langue. Puis pendant la guerre, tous les membres de la famille ont dû s'inventer de nouveaux noms pour cacher leur judéité, d'où l'impossibilité de communiquer pendant la guerre. C'est à la Libération que ceux qui ont survécu ont pu reprendre leur identité.

PJU: Peux-tu nous dire qui est Tancrede et pourquoi il s'appelle ainsi?

Ah voilà encore une histoire de nom adopté! Mais cette fois ce n'est pas du tout tragique et plutôt affectueux. J'ai été très proche d'Édouard Glissant pendant les dix dernières années de sa vie et il m'appelait Tancrede. Tout le monde dans son entourage m'appelait ainsi. J'avoue ne pas lui avoir demandé pourquoi et je pensais qu'il s'agissait du chevalier croisé amoureux d'une sarrazine au Moyen-Âge, c'était plutôt flatteur. Mais la fille d'Édouard, qui fut ma compagne, m'a révélé la vraie référence : Tancrede est un personnage du Guépard, le roman de Lampedusa, où un prince vieillissant se choisit un fils symbolique en la personne du révolutionnaire Tancredi. Il faut rappeler qu'en Martinique, les surnoms sont monnaie courante et qu'on s'en amuse beaucoup.

PJU: Une toute dernière question sur les noms. Il y a aussi beaucoup d'autres noms, celui de Spielberg (que certains prononcent "Chpilbègue") (p. 184), ou alors ceux des personnes assassinées en 2015 dans un hypermarché casher: Philippe Braham, Yohan Cohen, Yoav Hattab, François-Michel Saada (p. 198). Il était de toute évidence important pour toi d'inclure ces noms (et d'autres), peux-tu nous dire pourquoi?

L'écriture qui fait revivre et parler les morts est une sorte de cénotaphe, un tombeau littéraire, un kaddish de papier... Mon grand-père et mon père n'ont pas de sépulture, le premier a été enterré dans une fosse commune pendant la guerre, les cendres du deuxième ont été dispersées dans une rivière. Écrire et faire entendre les noms, par exemple ceux des Juifs assassinés en France ces dernières années, c'est reconnaître leur singularité, leur donner une mémoire, comme lorsqu'on décline la liste des déportés, des morts à la guerre, des victimes d'attentats... sur des murs ou lors de cérémonies où l'on cite chacune et chacun. Cela m'émeut toujours beaucoup.

PJU: On peut s'étonner que l'auteur de *Pour en finir avec la généalogie* écrive un roman comme *Les Enfants de Cadillac*, où les générations se succèdent. D'abord, devrait-on s'en étonner? Ou est-ce un faux problème? Il est vrai que, bien que tu écrives sur une famille définie par des liens de sang, tu n'en écris pas moins, dans le roman, ceci: "Le langage de la parenté

devrait céder devant la force de ces adoptions incessantes et laisser place au jeu contingent des affinités, ces alliances de différentes” (p. 179).

Mon travail philosophique vise en effet à identifier un paradigme généalogique, actif dans les représentations mentales, et à proposer des modèles alternatifs. Cette fois j’enlève le masque, je parle de ma propre généalogie, et j’essaye d’en mesurer les déterminations sociales et psychiques. À l’expression “venir de” qui signe la transmission parentale, je substitue celle de “tomber sur” qui dit les rencontres circonstanciées. Le fait de tomber sur un livre, un morceau de musique, un professeur, un paysage... est parfois plus décisif dans la constitution de notre personnalité que l’héritage en ligne directe.

PJU: Que veut dire *succéder*? Les trois parties du livre se succèdent-elles de la même manière que se succèdent les générations, ou autrement?

Au lieu d’un récit linéaire, j’ai proposé des strates de mémoire. Les trois parties fonctionnent sur des énonciations distinctes – il, tu, je – et elles font jouer des temporalités, des vitesses et des rythmes très différents. La “succession” est à la fois un legs et une suite. Au bout de ces trois parties, j’espère qu’on entend un composé musical, une suite française.

PJU: Dans les dernières pages du livre, tu décris le sens de l’héritage comme une oscillation entre “l’orgueil de l’individu qui ne veut pas hériter” et “la romance psycho-généalogique de celui qui se pense un ‘descendant’” (p. 216). Cette oscillation -- ce qui implique le mouvement, la fluctuation, peut-être même un rythme de métronome -- implique-t-elle aussi un autre balancement, disons complémentaire, entre la philosophie et la littérature ou alors, pour être plus concret, entre l’écrit universitaire et le roman?

Nier l’héritage ou s’identifier à lui sont deux positions que j’essaye de dépasser, mais tu as raison, nous vivons plutôt dans l’oscillation entre ces deux imaginaires généalogiques. Quant aux écritures théoriques ou romanesques, au-delà de leur distinction générique qu’on peut remettre en question (les frontières sont poreuses), elles me semblent très différentes du point de vue du désir : l’écriture théorique ou critique participe de la volonté de contrôle et du souhait de faire sens, tandis que la romanesque ouvre à la vie imaginaire et aux fluctuations du réel et de l’irréel.

PJU: Pour moi qui te lis depuis longtemps, ce fut un vrai plaisir de lire *Les Enfants de Cadillac*. J’ai encore mille questions. C’est un livre qui, malgré les destins douloureux de Chaïm et de Philippe/Albert, ne désespère pas. C’est un beau livre qui donne envie de vivre, de partir pour partir, de s’ouvrir au monde. Une dernière question pour terminer: peut-on s’attendre à lire un nouveau roman de François Noudelmann dans les années qui viennent?

Merci beaucoup pour ta lecture, je suis heureux que la tragédie ne l’emporte pas, c’est tout le sens de la fin avec le déplacement de Cadillac, de la Gironde vers le Michigan. De fait, mon prochain roman se passe aux États-Unis.